

À la poursuite d’un chapeau

Adèle Bourgeois

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

DANS la catholique province de Québec, jadis, quand un prêtre passait dans les rues d'une ville, portant sur lui le Saint Viatique, un enfant l'accompagnait, en sonnant une clochette. Au son argentin de cette clochette, chacun, chez soi, se disait : « C'est le bon Dieu qui passe ! » On cessait de travailler et on se mettait à genoux pour réciter une courte prière, afin de recevoir la bénédiction du bon Dieu. Ceux qui étaient dans les rues s'arrêtaient un moment, eux aussi ; les femmes inclinaient la tête et joignaient les mains, les hommes enlevaient leurs chapeaux et les enfants cessaient de jouer pour s'agenouiller et faire le signe de la croix. Quiconque eût omis de reconnaître, par quelque signe extérieur, le passage du Saint Viatique, eût été sûrement montré du doigt.

Cette belle et pieuse coutume est abolie maintenant. La foi sincère et naïve de jadis serait-elle amoindrie ? je ne sais.

Je me souviens bien avoir eu connaissance du passage du bon Dieu, lorsque j'étais toute petite. Je me souviens que, au son de la clochette, ma mère me faisait m'agenouiller auprès d'elle, pour demander la bénédiction de Celui qui passait.

***

Les parents de Viola, M. et M Laurentin, s'étaient longtemps et fermement opposés à son mariage avec George Forester. Non que George Forester ne fût un jeune homme recommandable en tous points : sa conduite était irréprochable et il avait les moyens

de faire vivre sa femme dans le confort. Mais il appartenait à la religion protestante, et comme les Laurentin étaient de fervents catholiques, cette différence de croyances pesait d'un grand poids pour eux.

Cependant, Viola, qui aimait éperdument George, dépérissait à vue d'œil et ses parents se laissèrent enfin convaincre, mais à une condition : c'est que, si le bon Dieu donnait des enfants à leur fille, ces enfants seraient baptisés et élevés dans la religion catholique. George Forester répondit à cette proposition comme suit :

— Viola fera de ses filles ce qu'elle désirera ; mais mes fils seront élevés dans le protestantisme.

Il fallut se soumettre, et Viola devint la femme de George Forester.

Comme si le bon Dieu eût voulu prouver aux nouveaux époux qu'il n'approuvait pas tout à fait des mariages dits mixtes, trois ans s'écoulèrent sans qu'ils eussent d'enfants. Au bout de la troisième année, cependant, un enfant leur fut donné : un fils, qui fut nommé George, comme son père.

L'enfant ne reçut pas le baptême. Malgré les larmes et les supplications de sa femme, (qu'il aimait pourtant) George Forester fut inflexible.

— Écoute, Viola, lui dit-il, si l'enfant eût été une fille, je ne serais pas intervenu. C'est un garçon ; il m'appartient, et je compte l'élever dans ma religion à moi.

***

Le petit George n'avait pas encore un an, quand George Forester fut obligé de partir pour l'Europe. Il s'absentait pour au moins trois mois. Certes, il eût aimé emmener sa femme avec lui ; mais celle-ci n'osait pas entreprendre un tel voyage, avec un bébé de quelques mois.

George Forester partit donc seul, en promettant à sa femme de lui écrire souvent. Une amie intime de M Forester, M Lina, vint passer avec la mère du petit George le temps de l'absence de M. Forester.

Il y avait trois semaines que le mari de Viola était parti, quand, un soir, le petit George tomba malade du croup, affreuse maladie, qui, parfois, emporte un enfant, dans l'espace de quelques heures.

Le médecin, mandé en toute hâte, ne put cacher à la jeune mère la gravité de l'état de son bébé : il allait mourir… Il ne passerait pas la nuit ; rien, excepté un miracle, ne pouvait le sauver.

Vers les deux heures du matin, le petit George eut une terrible crise d'étouffements, suivie de convulsions, puis il tomba dans le coma… Oui, c'était fini ! l'enfant se mourait !

— De l'eau ! De l'eau froide ! cria M Forester, en s'adressant à M Lina.

Et quand M Lina lui eut apporté de l'eau, M Forester en versa sur le front du petit George, en prononçant les paroles sacramentelles :

Je te baptise au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

Mais l'enfant ne mourut pas ; on eût dit que les eaux du baptême l'avaient sauvé.

— Lina, dit à son amie M Forester, la veille du retour de son mari. George m'en voudrait à mort s'il savait que son enfant a été baptisé. Je ne lui en soufflerai pas mot.

— Au contraire, ma chère Viola, répondit M Lina, moi, à ta place, je lui dirais tout ; autrement, ton enfant, qui est baptisé, ne pourrait pas être élevé dans la religion catholique.

Sage conseil que celui que venait de lui donner son amie ! Mais M Forester n'eut pas le courage de dire à son mari ce qui s'était passé durant son absence, et ainsi, quoiqu'il eût été baptisé, l'enfant dut être élevé dans le protestantisme.

M Forester, cependant, à cause du secret qu'elle gardait vis-à-vis de son mari, se mit à dépérir.

George avait sept ans, quand, un jour, arrivant de l'école protestante où il commençait son cours, il entendit, en entrant dans la maison, un faible vagissement. M. Forester vint au-devant de son fils et il le conduisit près d'un berceau, dans lequel dormait, les poings fermés, un tout petit enfant.

— C'est ta petite sœur, George, dit M. Forester à son fils ; aime-la bien !

Et George l'aima tout de suite, sa petite sœur, qui reçut au baptême, le nom de sa mère, et dont M Lina fut la marraine.

La petite Viola avait à peine six mois, quand M Forester mourut, emportant son secret dans la tombe. M. Forester, fou de douleur, fit venir sa sœur, M Martha Forester, afin qu'elle prit charge

de sa maison. Viola fut confiée à sa marraine, M Forester ayant exigé cela au moment de mourir.

Ainsi, tandis que George serait élevé dans le protestantisme par son père et sa tante Martha, sa petite sœur serait élevée dans le catholicisme par sa marraine M Lina.

***

Près de dix ans se sont écoulés.

M. Forester est mort depuis un an, enlevé presque subitement par l'influenza. George continue à demeurer dans la maison de son père avec sa tante Martha Forester et Viola demeure avec sa marraine M Lina. Depuis la mort de son père, George est commis dans un magasin ; à dix-sept ans il se croit déjà un homme.

George retournait chez lui, après sa journée de travail. En passant, il s'arrêta chez M Lina, (que lui et sa petite sœur nommaient toujours « Tante Lina ») afin de remettre à la petite Viola un cadeau qu'il venait de lui acheter avec ses minces économies.

— Viola, dit-il, en entrant, je t'ai apporté un cadeau ; j'espère qu'il te fera plaisir.

Ce disant, George tendit à sa petite sœur une sacoche toute blanche et finement perlée.

— Oh ! s'écria Viola. La belle sacoche ! Mais… qui t'a dit ?

— Dit quoi, Viola ?

— Que je faisais ma première communion dans trois jours. J'entre en retraite demain matin, tu sais, George.

— Vraiment ! Je ne savais pas, répondit George.

— Voyez donc, Tante Lina, dit la petite, en montrant son joli cadeau à sa marraine. Cette belle sacoche toute blanche va compléter mon trousseau de première communiante, n'est-ce pas ?

— En effet, répondit gravement M Lina.

— George, dit la petite, tu vas assister à ma première communion, n'est-ce pas ? Oh ! ne me refuse pas ! Si tu n'étais pas là, George, cela assombrirait le plus beau jour de ma vie !

— Vraiment, petite ?... Eh ! bien, j'y serai, puisque tu y tiens tant.

— Merci, mon grand frère, merci ! s'écria Viola. Oh ! si tu savais comme on est heureux quand on va faire sa première communion ! ajouta-t-elle.

George se levait pour partir, quand Viola remarqua qu'il étrennait un chapeau.

— Tu t'es acheté un chapeau ? demanda-t-elle.

— Oui. Comment l'aimes-tu ?

— Il te va bien ! dit l'enfant. N'est-ce pas, Tante Lina, que son chapeau lui va bien à George ?

— Oui, très bien, répondit Tante Lina.

— Il me coûte assez cher, vous savez, tante Lina ! dit George, en riant. C'est un mauvais jour pour étrenner un chapeau, car il vente, et j'ai toujours peur que le vent emporte mon couvre-chef. Eh bien ! bonjour, Tante Lina ! Bonjour, Viola !

— Tu ne me désappointeras pas, George, n'est-ce pas ? Je veux dire pour le jour de ma première communion… Tu seras là, dis !

— Je te le promets, petite sœur chérie ! répondit George. Puis il partit, en sifflotant.

Comme il mettait le pied sur le trottoir, George se trouva face à face avec un monsieur Lemaître, homme âgé, avocat brillant et distingué. Le jeune garçon enleva son chapeau avec un geste plein de courtoisie et dit :

— Passez le premier, Monsieur.

— Merci, jeune homme, répondit M. Lemaître, et il prit les devants ; mais bientôt il revint vers George et lui dit :

— Précédez-moi, jeune homme ; vous marchez plus vite que moi, et ça m'énerve de vous entendre piétiner sur mes talons.

George sourit ; M. Lemaître, chacun le savait, était un original.

Le jeune homme passa le premier, cette fois ; mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il entendit le bruit d'une voiture, accompagné du son d'une clochette. Aussitôt, les femmes s'arrêtèrent, firent volte-face, joignirent les mains et inclinèrent la tête. Les enfants cessèrent de jouer pour s'agenouiller et faire le signe de la croix : Les hommes enlevèrent respectueusement leurs chapeaux.

George continuait à siffloter et son chapeau restait planté fermement sur sa tête. Tout à coup, son couvre-chef lui fut enlevé, tandis qu'une voix formidable dit derrière lui :

— Enlevez votre chapeau devant le bon Dieu, jeune polisson !

George se retourna, très en colère, et il aperçut M. Lemaître, sa canne levée ; c'était cette canne qui avait enlevé son chapeau, bien sûr !

Le jeune homme fit un geste de menace dans la direction de M. Lemaître, puis il partit à la poursuite de son chapeau neuf.

Avez-vous déjà couru après votre chapeau un jour de grand vent, mes enfants ? Le chapeau part en valsant, il exécute des rondes fantastiques, puis il s'arrête, semblant attendre que son propriétaire vienne le ramasser. Mais, quand le propriétaire du chapeau n'en est plus qu'à quelques pas, le chapeau lui fait une sorte de révérence moqueuse, après quoi il recommence à valser de plus belle, ensuite il s'envole dans l'espace, où il fait les plus drôles de culbutes imaginables, redescendant vers le sol un instant, puis remontant dans l'espace… La poursuite d'un chapeau un jour de grand vent, c'est la plus belle comédie qu'on puisse rêver !

Enfin, arrivé près d'une maison isolée, le chapeau de George Forester entra par une des fenêtres de cette maison. Le jeune homme, trop excité pour sonner à la porte et demander poliment son chapeau, enjamba la fenêtre… Mais aussitôt, il s'arrêta, cloué au sol par l'étonnement et l'émotion.

***

George était dans une grande pièce, vivement éclairée. Au fond de cette pièce, il vit cinq ou six personnes groupées autour d'un lit et qui pleuraient ; au milieu de leurs sanglots on pouvait entendre un murmure de prières. Aucune des personnes entourant le lit ne vit George ; chacun était trop absorbé dans sa douleur.

Dans le lit était un jeune homme de dix-sept ans, qui se mourait. La mort avait déposé son sinistre cachet sur le visage de l'agonisant.

Soudain, une porte intérieure s'ouvrit et un prêtre parut. Le visage du mourant s'illumina de joie en apercevant le Ministre de Dieu, qui se pencha sur le jeune homme et lui parla tout bas, puis il prit dans ses mains une petite boîte en or, de laquelle il retira une hostie qu'il déposa sur la langue du moribond. Presque aussitôt le jeune homme ouvrit les yeux et il murmura, avec un sourire de bonheur infini : « Merci, mon Dieu ! » puis il expira…

George ne put retenir ses larmes. Ce jeune homme qui venait de mourir avait à peine dix-sept ans, son âge à lui, George, et il était mort avec un sourire sur les lèvres ! Pourtant, la pensée seule de la mort c'était si épouvantable ! Comment pouvait-on, en souriant, partir pour l'éternité ?

George ramassa son chapeau, et enjambant encore une fois la fenêtre, il sortit de la maison. Il n'alla pas loin cependant ; s'appuyant sur une clôture, il attendit la sortie du prêtre.

Bientôt, le prêtre quitta la maison, à son tour, et George, s'approchant, lui dit :

— M. l'Abbé, me permettez-vous de vous poser une question ?

— Certainement, mon enfant, répondit le prêtre, et j'y répondrai si je le puis.

— M. l'Abbé, reprit George, j'étais dans cette maison, tout à l'heure…

— Oui, je sais ; je vous ai vu.

— Dites-moi, M. l'Abbé, comment se fait-il que ce jeune homme soit mort avec un sourire sur les lèvres ? je ne comprends pas…

— Mon enfant, répondit le prêtre, ce jeune homme est mort bien préparé ; de plus, je venais de lui administrer le Saint Viatique, qu'on nomme aussi le Pain des forts.

— Ah ! dit George.

— Vous êtes George Forester, reprit le prêtre. Je vous connais, ou plutôt, je connais votre petite sœur Viola.

— Vous connaissez Viola, M. l'Abbé ! s'écria George. La chère petite !

— Oui, je connais bien votre petite sœur ; c'est moi qui la prépare à sa première communion.

— Ah ! oui, je sais. Viola m'a parlé de sa première communion ; elle m'a même fait promettre d'y assister… M. l'Abbé, demanda George, pourrais-je aller à votre presbytère, causer quelques instants avec vous ? Ce soir peut-être, si ça ne vous dérange pas ?

— Pas ce soir ; tout de suite, mon enfant ! répondit le prêtre.

Le prêtre comprenait bien que George était sous l'impression que lui avait causée la mort du jeune homme ; or, les impressions, chez les jeunes (surtout les bonnes) sont généralement de courte durée, et ce soir, George aurait peut-être oublié la suprême leçon qu'il venait de recevoir.

— Je vous suis, M. l'Abbé, dit George humblement.

— Venez alors, mon enfant ! dit le prêtre.

Et le bon Abbé conduisit George Forester droit à son presbytère.

***

C'était le matin de la première communion de Viola, et sept heures venaient de sonner. Tout à coup, on frappa à la porte de chez M Martha Forester et George, qui alla ouvrir, se trouva en face de sa petite sœur.

— George, cher George, dit Viola, je viens m'assurer que tu vas tenir ta promesse et venir à l'église ce matin… Mais oui, car je vois que tu as revêtu tes habits des dimanches. Tu viens, n'est-ce pas ?

— Ai-je déjà manqué à ma parole, Viola ? J'avais promis, tu sais !

— Au revoir, alors, cher, cher grand frère ! dit Viola, en se suspendant au cou de George. Je vais beaucoup prier pour toi, George !

— Au revoir, petite sœur ! répondit George.

L'église était remplie de communiantes et de communiants, ce matin-là ; les fillettes d'un côté, les garçonnets de l'autre, et Viola fut une des premières à s'approcher de la Sainte Table.

Levant les yeux vers le Tabernacle, pendant son action de grâces, Viola aperçut soudain… Mais… ce jeune homme qui venait de recevoir la sainte Hostie… comme il ressemblait à

George !... Ciel ! c'était George, George son frère, son cher grand frère, qui faisait, lui aussi, sa première communion !

Viola faillit crier, tant sa surprise et sa joie furent grandes.

Oui, grâce au saint prêtre qu'il avait rencontré le jour où il avait perdu son chapeau, George s'était décidé d'embrasser la religion catholique, et maintenant, plus rien ne divisait ce frère et cette sœur, si bien faits pour s'entendre et s'aimer.

Quand le prêtre passe par la ville maintenant, portant sur lui le Saint Viatique, George ne se contente pas d'enlever son chapeau ; chaque fois, il se met à genoux pour réciter une fervente prière et demander humblement la bénédiction de CELUI qui passe.

02

VOUS avez entendu parler déjà, n'est-ce pas, mes enfants, de l'île Julia, qui surgit, un jour, soudainement de la mer et qui... Mais, je me tais, car, pour le cas où quelques-unes d'entre vous ne connaîtraient pas l'histoire de cette île, le récit qui suit n'en sera que plus intéressant.

***

Sur les bords de la mer Méditerranée, au mois de juin de l'an 1831, à quatre heures de l'après-midi, sept enfants, trois fillettes et quatre garçonnets, dont les âges variaient de douze à cinq ans, étaient à prendre une grande décision.

Tout d'abord, nommons ces enfants, et disons, en même temps que leurs noms et prénoms, leurs âges respectifs. L'aîné, douze ans, se nomme Laurent Ducèdre ; assise à ses côtés est Julia, sa sœur, âgée de onze ans. Puis vient Hervé Laplaine, âgé de onze ans ; lui aussi, puis Jean Lachaise, neuf ans, et ses deux sœurs : Jeannine, qui, elle aussi, a neuf ans, puisqu'elle est la sœur jumelle de Jean, et Olivette, âgée de sept ans. Le plus jeune, c'est Guy Ducorbeau, âgé de cinq ans.

Assis dans une grande chaloupe, ces sept enfants forment le plus charmant groupe imaginable.

— Ce serait désobéir à nos parents, dit Laurent, en réponse à une proposition que vient de faire une des enfants.

— Nos parents ne nous ont pas défendu de faire une promenade en mer, que je sache ! répondit Hervé. La mer est calme et belle et, si vous ne désirez pas m'accompagner, vous autres, j'irai seul.

— Je t'accompagnerai, moi ! dirent en même temps Jean et Jeannine.

— Moi aussi ! Moi aussi ! s'écrièrent-ils tous, à l'exception de Laurent et de sa sœur Julia.

— Viens-tu, Laurent ? Allons, décide-toi ! dit Hervé. Vois : je vais couper les amarres.

— Viens donc ! Oh ! viens donc ! s'écria Olivette. Nous allons tant nous amuser !

— J'ai apporté deux lignes et des hameçons ; nous ferons la pêche, dit Jean, qui avait la passion de la pêche à la ligne.

— Et moi, j'ai apporté un gros paquet d'allumettes ; nous ferons cuire le poisson que nous prendrons, dit Hervé.

— Allons ! décide-toi, Laurent ! reprit Jean. Nous avons besoin de toi d'ailleurs, pour nous aider à manier les avirons.

Laurent ne résista plus ; la mer était si belle et une petite promenade, ce serait si agréable !

***

Les voilà donc partis ces sept enfants. Ils embarquèrent vite, puis Hervé, avec son couteau de poche, coupa l'amarre de la chaloupe. Au préalable, ils avaient déposé dans le fond de l'embarcation, quatre paniers de provisions, que leurs parents avaient préparés pour eux, en vue d'un pique-nique qu'ils devaient faire, cet après-midi-là, sur le bord de la grève.

Personne ne les vit partir. Il faisait une chaleur intolérable et chacun était chez soi ; seuls, ces enfants, qui ne craignaient pas les ardeurs du soleil, s'étaient risqués dehors.

Jamais la mer n'avait été si douce, si caressante. Une brise très légère agitait les flots ; on eût dit qu'ils riaient, les flots, en sympathie avec les sept joyeux enfants.

Hervé, qui avait une jolie voix, se mit bientôt à chanter :

— À cette brise molle,
— Sous le dôme des cieux,
— Voyez, ma barque vole
— Sur les jolis flots bleus.

Et tous de reprendre en chœur :

— Vole, ma barque, vole,
— Sur les jolis flots bleus !
II

— Sur l'océan tranquille
— Va l'embarcation ;
— Elle obéit, docile,
— À nos coups d'aviron.

Et tous de chanter :

— Combien elle est docile
— Notre embarcation !
III

— Laissons loin le rivage,
— Car, sur l'immensité
— Nous trouvons, sans partage,
— Toute félicité.

Et tous de reprendre en chœur :

— Laissons loin le rivage ;
— Belle est l'immensité !

Que c'était joli d'entendre ces voix d'enfants flotter sur l'eau !

— Que j'ai faim ! s'écria soudain Jeannine.

— Oh ! toi, tu as toujours faim, n'est-ce pas, Jeannine ? demanda Julia en riant.

— Moi, je crois que Jeannine a le ver solitaire, dit très gravement Olivette, et tous de rire.

— J'ai faim ! dit à son tour le petit Guy.

— Le fait est que l'air salin aiguise l'appétit, dit Hervé, et moi aussi je mangerais bien une bouchée.

— Mangeons, alors ! s'écrièrent-ils tous.

Aussitôt, on ouvrit les paniers, mais Laurent dit :

— Pourquoi puiser à même tous les paniers ? Ouvrons-en un seulement, et que Julia distribue les mets également entre tous.

— C'est bien, sage Laurent ! répondit Hervé, en riant.

— Maintenant, proposa Laurent, quand ils se furent tous restaurés, retournons au rivage. Voyez, le soleil est déjà bas à l'horizon, et nos parents vont être inquiets de nous.

— Comme tu voudras, Laurent, répondirent-ils tous.

Mais, à ce moment, un poisson de grande taille vint s'ébattre, à quelques pieds de la chaloupe. Le poisson plongeait, puis il revenait à la surface et tournait sur lui-même de la façon la plus comique.

— Oh !... Suivons ce poisson ! s'écria Jean Lachaise.

— Le poisson ! Le poisson ! cria le petit Guy, en battant des mains.

— Oui ! Oui ! Suivons le poisson ! s'écrièrent-ils tous.

— Suivre ce poisson ! Y pensez-vous ! intervint le prudent Laurent.

Mais il dut se soumettre et on se mit à poursuivre le poisson. Or, celui-ci semblait avoir pris à tâche d'entraîner bien loin les sept enfants, car il nageait avec une extrême vitesse. De temps à

autre, il plongeait, pour reparaître, beaucoup plus loin ; on eût dit qu'il défiait ceux qui le poursuivaient de l'atteindre jamais. Ou bien, il faisait mille détours, à droite, à gauche, tournant sur lui-même et exécutant les plus grotesques culbutes.

Les enfants, très amusés, très excités et très intéressés, ne s'apercevaient pas de la distance qu'ils parcouraient. À force d'avirons, ils continuaient à poursuivre le poisson, tournant leur chaloupe à droite, quand le poisson tournait à droite, tournant à gauche quand il tournait à gauche.

Soudain, le poisson plongea, pour ne plus reparaître, et c'est alors seulement que Laurent s'aperçut que l'obscurité commençait à tomber ; c'est en vain même qu'il essaya de distinguer le rivage.

— Retournons ! Retournons, sans perdre un instant ! cria-t-il. Je le crains, le poisson nous a entraînés très loin !

Croyant prendre la direction du rivage, les pauvres enfants tournèrent leur embarcation, puis il se mirent à manier les avirons… Oui, il fallait se hâter !… Leurs parents !… Comme ils allaient être inquiets !

Pendant au delà d'une heure ils voguèrent sur l'océan ; mais le rivage semblait loin encore… Que dis-je ? il semblait s'éloigner toujours davantage. Alors, les aînés, parmi ces enfants, comprirent qu'ils étaient complètement désorientés ; ces tours et demi-tours qu'ils avaient faits, en poursuivant le poisson… Au lieu de s'approcher du rivage, ils s'en éloignaient probablement… Et, comment se guider sur cette mer ? Chaque coup d'aviron ne les éloignait-il pas, de plus en plus, de leur point de départ ? C'était évident ; oui, ils en étaient convaincus maintenant.

Alors, d'un commun accord, Laurent et Hervé cessèrent de manier les avirons ; à quoi servirait de s'épuiser, puisqu'ils étaient égarés en plein océan, à la merci de la si terrible Méditerranée !

***

Soudain, Guy se mit à pleurer :

— Je veux maman ! Je veux maman !

Olivette, elle aussi, se mit à sangloter.

— Écoutez, dit Laurent, ne nous décourageons pas. Une mauvaise nuit est vite passée ; aussitôt qu'il fera jour, nous y verrons et nous pourrons nous diriger vers le rivage.

— En attendant, il n'y a rien à faire, dit Hervé ; il fait si noir !

— Noir ! Tu l'as dit ! s'écria Jean. Et voyez donc ces gros nuages, qui courent très bas à l'horizon !

Il faisait noir, en effet, si noir ! De plus, l'atmosphère était très lourde et il régnait, sur la mer, un silence lugubre, un de ces silences qui oppressent et font pressentir je ne sais quelle catastrophe.

— Va-t-il tonner ? demanda Jeannine, qui avait une peur excessive du tonnerre.

— Je ne le crois pas, répondit Laurent ; je crains plutôt le vent.

— Non sans raison, s'écria Hervé ; car le voilà !

D'une manière soudaine, le vent se mit à souffler. Les flots de la Méditerranée furent secoués, et bientôt, la chaloupe contenant

les sept enfants fut entraînée avec une force formidable. Sur des lames, hautes comme des montagnes, l'embarcation montait, pour descendre, ensuite, des précipices. Même Hervé, le brave, se mit à trembler de peur, et Laurent devint pâle jusqu'aux lèvres ; il comprit qu'ils étaient perdus. Car, que pouvait leur frêle chaloupe contre cette mer en furie ?

Prenant le commandement, Laurent dit :

— Couchez-vous tous au fond de la barque ; Hervé, Jean et moi, nous veillerons. Inutile de nous lamenter et de crier ; nous sommes entre les mains du bon Dieu, ayons confiance en Lui !

— Mais, nous avons désobéi à nos parents ! dit Jeannine, et le bon Dieu va sûrement nous punir !

Vers les trois heures du matin, la tempête cessa, et bientôt il fit jour. Mais, dans quel état étaient les sept enfants ! Trempés jusqu'aux os, pâles, défaits ; ils faisaient pitié à voir.

Enfin, le soleil parut, et l'on vit qu'il ferait beau, mais extrêmement chaud, ce jour-là.

Avec l'apparition du soleil, les enfants reprirent un peu d'espoir, et, vers les huit heures, ils purent manger. Avec la prévoyance dont il était coutumier, Laurent, au moment où la tempête commençait, avait enveloppé d'un caoutchouc les paniers contenant les provisions, afin qu'elles ne fussent pas avariées par l'eau de mer.

Àmidi, le vent tomba tout à fait et la mer devint unie comme un miroir. Alors, Hervé prit sous un des sièges de la chaloupe, une lunette marine et se mit à examiner la Méditerranée… Elle était déserte ; au nord comme au sud, à l'est comme à l'ouest,

l'horizon et l'océan se confondaient ; pas un rivage en vue, pas un navire, pas même une barque de pêcheur…

— Tu ne vois rien ? demanda Laurent à Hervé.

— Rien ! répondit celui-ci.

— Hélas ! le vent nous a entraînés à des lieues et des lieues de tout rivage, et en dehors de la route des navires, probablement ! Dieu seul sait où nous sommes !

Les avirons avaient été déposés dans le fond de la chaloupe, la veille, et ils y étaient restés ; à quoi auraient-ils servi, puisqu'on ne savait nullement par où se diriger.

Àtout instant, Hervé prenait la lunette marine et l'appliquait sur ses yeux… Rien, toujours rien… Cette persistance d'Hervé à examiner la mer déserte, finit par énerver Laurent.

— Laisse donc là cette lunette, Hervé, dit-il. À quoi sert ?… Tous, et chacun notre tour, nous avons inspecté la mer et avons pu constater qu'elle est déserte tant qu'on veut.

Cependant, Hervé persistait à observer la mer ; qu'y avait-il autre à faire, d'ailleurs ?

Il pouvait être cinq heures du soir. Laurent, Hervé et Jean venaient, encore une fois, d'examiner la mer. Tout à coup, la chaloupe fut soulevée par une énorme lame, et les enfants eussent été précipités à l'eau, s'ils ne se fussent cramponnés aux bords de l'embarcation. Ensuite, calme parfait. Mais, au bout d'un quart d'heure à peu près, une autre grosse lame se précipita sur la chaloupe, et jeta la terreur parmi les enfants, puis, au bout de quelques instants encore, la chaloupe fut de nouveau en péril, car

une troisième lame, monstrueuse celle-là, souleva l'embarcation et la projeta à plusieurs pieds.

Ainsi qu'il l'avait fait entre le passage des deux premières lames, Hervé appliqua la lunette à ses yeux. Aussitôt, il cria de toutes ses forces :

— Navire ! Navire !

Àce cri, tous se levèrent et, les yeux fixés sur un point qu'indiquait Hervé, ils crièrent à leur tour :

— Navire ! Navire !

— Pourtant, dit Laurent, nous venons d'inspecter la mer et avons constaté qu'elle était déserte… Un navire ne surgit pas tout à coup ainsi ; nous le voyons venir de loin, de très loin même, or…

— On ne peut nier l'évidence, cependant, Laurent, répondirent, en même temps, Hervé et Jean. Il y a là un navire, un gros navire !

— C'est vrai, il y a là un navire ! dit Laurent, qui, à son tour, venait d'appliquer la lunette à ses yeux. C'est un navire d'un gros tonnage aussi ! Il faut lui faire des signaux !

— À quoi sert de faire des signaux ? Ce navire est trop loin ; il ne les verrait pas, dit Jean. Le mieux, ce serait d'aller au-devant de lui, sans perdre un instant.

— Mais, s'il allait s'éloigner pendant ce temps ! s'exclama Hervé.

— Ce navire ne bouge pas ! dit Laurent, qui examinait avec persistance le navire en question.

— Comment ! Le navire ne bouge pas !

— J'affirme qu'il ne bouge pas ! répéta Laurent.

— Alors, hâtons-nous ! Hâtons-nous ! s'écria Hervé, en saisissant deux des avirons.

Il y avait une vingtaine de minutes que Laurent et Hervé maniaient les avirons de toutes leurs forces, afin d'atteindre le navire, qui était à près d'une lieue de distance, quand Julia, qui tenait la lunette marine collée à ses yeux, s'écria soudain.

— Il est singulier ce navire ! Vois donc, Laurent !

Laurent prit la lunette et observa le navire pendant l'espace de plusieurs minutes, puis il dit tranquillement :

— Ce navire n'en est pas un !

— Non, ce n'est pas un navire ; c'est une île ! dit Julia.

— Une île ! Allons donc ! firent-ils tous.

— Nous avons pourtant assez fouillé l'horizon avec cette lunette, depuis le lever du soleil ; s'il y avait eu là une île, nous l'aurions sûrement vue ! dit Hervé. Puis, encore une fois, il appliqua la lunette à ses yeux, et, à son tour, il s'écria ; « Une île ! Une île ! »

Un île qui a surgi soudain de la mer…

— Une île qui a surgi soudain de la mer, alors, dit Jean, car, tous, nous savons qu'elle n'était pas là il y a un quart d'heure.

— Qu'importe, en fin de compte ! Cinglons vers l'île !

— Oui ! Oui ! Cinglons vers l'île ! crièrent-ils tous.

En moins d'une demi-heure, la chaloupe accosta l'île, qui avait surgit soudainement de la mer, comme pour leur offrir un asile contre l'élément perfide.

L'île n'était qu'un bizarre amoncellement de rochers ; mais, avec quelle joie tous sautèrent sur la grève ! Quel soulagement pour ces pauvres petits de sentir un terrain solide sous leurs pieds !

— Puisque c'est Julia qui a découvert, la première, que ce que nous prenions pour un navire était une île, dit Hervé, nommons cette île l'Île Julia, voulez-vous ?

— Va pour l'Île Julia ! s'écrièrent-ils tous.

L'installation se fit rapidement. L'île contenait tant de grottes naturelles, qu'on eut vite fait de trouver un logis fort convenable dans l'une d'elles, pour toute la petite colonie. Quant à la nourriture, on en était assuré, grâce aux lignes de pêche et aux hameçons dont Jean s'était muni, quand il était parti de chez lui, la veille. Était-ce seulement la veille vraiment qu'ils avaient quitté joyeusement leurs parents, ces enfants ? Ils avaient passé par tant d'épreuves, depuis lors !

Quand ils eurent été huit jours sur l'Île Julia, les aînés, parmi les jeunes naufragés, préparèrent un document disant que, au mois de juin 1831, à sept heures dix minutes du soir, ils avaient abordé à une île, d'origine très récente et très mystérieuse, à laquelle ils avaient donné le nom de l'Île Julia, et ils essayèrent de

déterminer la position de cette île. Ce document, mis dans une bouteille cachetée, fut jeté à la mer et confié à la garde de Dieu.

***

Vous comprenez sans peine dans quelle douleur et dans quel deuil étaient les familles Ducèdre, Laplaine, Ducorbeau et Lachaise, depuis le jour où leurs enfants avaient disparu ? Nous n'insisterons pas sur cela ; qu'il suffise de dire que ces mères, subitement privées de leurs enfants, avaient failli perdre la raison, sous le coup terrible qui les avaient frappées.

Près de six mois s'étaient écoulés, sans nouvelles, et ces pauvres parents, se souvenant de la tempête qui avait fait rage, la nuit de la disparition de leurs enfants, avaient perdu tout espoir de les revoir jamais ici-bas, car ils étaient convaincus que leur frêle embarcation avait vite fait naufrage.

Un jour, une nouvelle singulière se répandit : une île avait surgi, soudain, au beau milieu de la Méditerranée. Cette île, plusieurs navigateurs en avaient eu connaissance… de loin, cependant, car nul n'avait osé en approcher, à cause des brisants, dont la position leur était inconnue.

Et ne voilà-t-il pas qu'un soir, alors que M. Ducèdre, le père de Laurent et de Julia, était à faire une promenade sur la mer, en songeant à ses enfants disparus, il aperçut une bouteille qui flottait. Il s'en empara et l'emporta chez lui, pour en examiner le contenu, car il vit que cette bouteille contenait un document quelconque… Et bientôt, une nouvelle circula, nouvelle presque incroyable, celle-là : les sept enfants, si mystérieusement disparus, il y avait près de six mois, ne s'étaient pas noyés ; ils avaient

trouvé refuge sur une île mystérieuse, qu'ils avaient nommée l'Île Julia.

Inutile de le dire, M. et M Ducèdre, M. et M Laplaine, M. et M Ducorbeau, ainsi que M. et M Lachaise résolurent de partir, sans perdre une heure, à la recherche de leurs enfants. Ils louèrent un solide bateau, qui avait nom La Bourrasque, et que commandait le capitaine Pitre, vieux marin, qui connaissait la Méditerranée comme sa main.

La navigation se faisait lentement, mais sûrement sur La Bourrasque ; mais enfin, on arriva à l'emplacement de l'île… En vain chercha-t-on l'Île Julia, cependant ; elle avait disparu !… Non, le capitaine Pitre n'avait pu se tromper ; à midi juste, il avait fait son point, et il pouvait affirmer qu'on était sur la longitude et latitude indiquées par les navigateurs qui avaient eu connaissance de cette île.

L'Île Julia avait complètement disparu !

La Bourrasque prit parole avec un navire qui passait, non loin… Oui, c'est bien là qu'avait surgi soudainement, de la mer, une île, il y avait six mois ; mais, aussi soudainement et aussi mystérieusement qu'elle était apparue, elle avait disparu, il y avait deux jours, l'Île Julia, d'après un sondage fait la veille, s'était enfoncée à deux cents pieds sous les flots.

Comment dépeindre le désespoir de ces parents ? Leurs enfants, leurs bien-aimés enfants ! Ils avaient cru trouver un sûr refuge sur l'Île Julia… et, avec elle, ils avaient été engloutis, à deux cents pieds sous la mer ! Cette fois, ils étaient réellement perdus à jamais !

Hélas ! il n'y avait plus qu'à virer de bord, quoi qu'il fit déjà nuit, La Bourrasque quitta, sans retard, l'ancien emplacement de l'Île Julia.

Les passagers, retirés dans le salon, se livraient à leur immense douleur. Leurs enfants ! Leurs chers bien-aimés ! Quel terrible sort que le leur !

Tout à coup, le cri d'un matelot retentit sur le pont :

— Un feu, par tribord devant !

En un clin d'œil, les passagers eurent quitté le salon et, arrivés sur le pont, ils virent, en effet, un feu, à une distance d'un mille à peu près.

— Nos enfants ! Nos enfants ! Ce sont eux !

Le capitaine Pitre haussa les épaules d'un air quelque peu sceptique ; mais tout de même, il dirigea son bateau vers le feu en vue…

Plus on approchait, mieux on distinguait ce qui se passait : une chaloupe, contenant sept enfants, voguait sur la Méditerranée, et ces enfants… Oui c'étaient Laurent, Julia, Hervé, Jean, Jeannine, Olivette et le petit Guy !

Bien vite, le capitaine Pitre eut sauté dans la chaloupe, puis il tendit aux parents, affolés de joie, leurs chers enfants retrouvés.

Voici ce qui s'était passé :

Il y avait cinq mois et demi que Laurent, Julia, Hervé, Jean, Jeannine, Olivette et Guy étaient sur l'île, quand ils s'aperçurent

de la catastrophe dont ils étaient menacés : l'Île Julia s'enfonçait dans la mer !...

Que faire ?... Eh ! bien, on n'avait pas le choix ; il fallait abandonner ce sol qui se dérobait sous leurs pieds. Aussi longtemps qu'ils le purent, sans danger, ils restèrent sur l'île ; mais, bientôt, ils durent prendre place dans leur chaloupe, et s'aventurer sur l'immensité. Assis dans leur embarcation, les enfants avaient vu ce coin de terre où ils avaient trouvé refuge, six mois plus tôt s'enfoncer lentement sous la mer, et les aînés ne purent retenir leurs larmes, en voyant ainsi disparaître cette île, sur laquelle ils avaient été presque heureux.

Plus rien ne restait de ce qui avait été l'Île Julia.

Donc, mes enfants, ne cherchez pas, sur la carte de la Méditerranée, l'Île Julia ; vous ne l'y trouveriez pas. Si cette île a déjà figuré sur les cartes géographiques, ça n'a été que pour fort peu de temps. Car l'Île Julia, qui surgit tout à coup de la mer, en juin 1831, disparut soudainement aussi, au mois de décembre de la même année.

03

ON prétendait qu'Ivan Lafaux était trop jeune, pour avoir tant de responsabilités ; mais enfin, que voulez-vous ? Orphelin de mère, depuis l'âge de sept ans, son père venait de mourir, le laissant, lui, Ivan, maître absolu de ses biens, c'est-à-dire de terres s'étendant sur l'espace de deux milles à peu près. C'était dans le nord, et le terrain n'ayant pas grande valeur dans ces régions, les habi-

tants possédant des terres de deux ou trois milles d'étendue n'étaient pas très rares.

Ivan ne faisait que d'atteindre sa majorité, et c'est pourquoi on était d'opinion qu'il assumait trop de responsabilités pour son âge. Pourtant, il y avait six mois que son père était mort et tout semblait prospérer. Il n'était pas tout à fait seul d'ailleurs, pour son travail ; il était aidé par son fidèle serviteur Xsis, âgé de cinquante-cinq ans. Xsis étant entré en service chez les Lafaux quand Ivan n'avait que trois ans, celui-ci considérait son domestique plutôt comme un ami.

La terre la plus rapprochée de celle d'Ivan était celle d'un nommé Pellan : la terre des Pellan et celle d'Ivan se touchaient. M. Pellan père vivait seul avec ses deux fils, Jude et Fabius ; ce dernier était du même âge qu'Ivan. Mais, quel contraste entre les deux jeunes gens ! Ivan était d'un caractère doux et paisible, tandis que Fabius était prompt comme la poudre. Pour un rien, les poings de Fabius se crispaient, et à la moindre provocation, il était prêt à se battre. Ce qui ne l'empêchait pas de posséder un excellent cœur et de regretter ses accès de colère aussitôt qu'ils étaient passés.

Un soir, Ivan, accompagné de son domestique, passait à proximité de la terre des Pellan, quand Fabius, qui était à causer avec cinq ou six voisins (les voisins, dans ces régions, demeurent à deux, trois, quatre, cinq et six milles les uns des autres) l'interpella ainsi :

— Dis donc, Ivan, quand vas-tu te décider d'enlever cette clôture qui sépare ta terre de la nôtre, hein ?

— Mon cher Fabius, répondit Ivan, en s'arrêtant près du groupe formé de Fabius et ses amis, je croyais que c'était fini cette affaire de clôture ! Ce n'est pas de ma faute, tu sais, si nos terres ont été mal mesurées et…

— Mais, tu as au moins deux pieds de terrain qui nous appartiennent en justice, cria Fabius, qui vite crispa les poings. Enlève cette clôture, entends-tu, voisin, ou ce sera pire pour toi !

— Impossible ! s'exclama Ivan. Cela entraînerait une grande dépense, que je ne pourrais faire, dans le moment du moins. Et puis, bonsoir à tous ! Voilà la brume qui se lève ; je veux être de retour chez moi avant qu'elle devienne trop épaisse, ajouta-t-il.

En effet, la brume commençait à se lever, et bientôt l'œil ne parviendrait que difficilement à la percer.

— Ah ! Tu refuses d'enlever ta clôture, hein ! s'écria Fabius.

Il s'avança sur Ivan et lui appliqua un coup de poing sur le menton, qui fit que ce pauvre Ivan vit, pour le moins, trente-six mille chandelles et étoiles.

On a beau être dans de paisibles dispositions, on ne se laisse pas frapper sans riposter, à moins d'être un lâche. Ivan riposta par un coup de poing sur la mâchoire de Fabius, un coup de poing qui eut un résultat foudroyant : Fabius oscilla sur ses jambes pendant l'espace de quelques secondes, puis il tomba sur le sol, où il resta sans mouvement.

Àtravers la brume, qui allait toujours s'épaississant, Ivan vit qu'on s'agenouillait auprès de Fabius. Quelqu'un posa sa main sur le cœur du jeune homme.

— Le cœur ne bat plus ! Il est mort ! fit une voix.

— Assassin ! crièrent-ils tous, en montrant le poing à Ivan.

— Arrêtons-le ! Arrêtons-le ! Nous le livrerons à la justice !

Et tous firent un mouvement vers Ivan ; mais celui-ci se sentit entraîné tout à coup, et une voix, celle d'Xsis, dit tout bas :

— Vite ! Vite, Monsieur Ivan ! Il faut fuir ! Heureusement la brume est si épaisse qu'il sera assez facile de nous dérober !

Ivan sentit qu'Xsis lui saisissait le bras et qu'il l'entraînait. Bientôt, tous deux se mirent à courir de toutes leurs forces.

— Écoutez, Monsieur Ivan, dit soudain Xsis, en s'arrêtant, c'est inutile pour nous de courir ainsi. Cachons-nous derrière un rocher plutôt. La brume est épaisse comme un mur, ce soir, et ceux qui vous poursuivent passeront outre, sans nous voir.

— Je suis donc poursuivi ? demanda Ivan.

— Poursuivi ! Écoutez !

On entendait des voix remplies de menaces à l'adresse d'Ivan. Ceux qui le poursuivaient s'arrêtèrent tout près du rocher derrière lequel le jeune homme et son domestique se tenaient cachés.

— Jamais nous ne pourrons le rejoindre ! disait une voix.

— Il ne pourra toujours pas aller loin, dans cette brume ! fit une autre voix.

— Et nous, nous finirons par nous égarer ! Attendons à demain ; aussitôt que la brume sera levée, nous nous mettrons à sa

poursuite. Le misérable assassin !

Quand ils n'entendirent plus aucun bruit, Ivan et Xsis se levèrent. S'il eut été possible d'apercevoir le visage du jeune homme, on eût pu voir qu'il était blanc comme de la chaux, que ses lèvres tremblaient et que ses yeux étaient très effrayés.

— Xsis ! Xsis ! s'écria-t-il, est-ce que vraiment je l'ai tué Fabius ?

— Hélas, Monsieur Ivan, je le crois ! fit Xsis. Un coup de poing sur la mâchoire, c'est souvent mortel. Mais, vous avez été rudement provoqué, Monsieur Ivan et…

— J'ai tué Fabius ! Je l'ai tué ! Moi ! Je suis un assassin, un assassin ! cria Ivan, qui fondit en sanglots.

— Nous allons fuir, Monsieur Ivan, fuir tout de suite ! dit Xsis. Nous marcherons toute la nuit ; quand la brume se dissipera, nous devrons être loin d'ici. Venez, cher Monsieur Ivan !

Toute la nuit, ils marchèrent, toujours en ligne droite. Ce qui les arrêta, vers les six heures du matin, c'est une pièce d'eau, dans laquelle ils faillirent se précipiter.

— Il y a ici une rivière ou un lac, dit Xsis. Attendons que la brume se lève, avant de poursuivre notre chemin.

Quand la brume commença à se dissiper, ils virent qu'ils étaient sur le bord d'un lac, un grand lac, encaissé de hautes montagnes, et quand la brume se leva tout à fait, Ivan aperçut une île, au milieu de ce lac. Oui, c'était une île ; mais une île inaccessible, car elle semblait n'être qu'un énorme rocher, tombant à pic dans le lac.

— Vois donc, là-bas ! Une île ! s'écria Ivan.

— Oui, Monsieur Ivan, et je crois la connaître… de réputation, s'entend. Cette île, dont personne n'ose approcher, et à la proximité de laquelle nul ne voudrait habiter (car il n'y a pas une maison à moins de trente milles d'ici), cette île, dis-je, est connue sous le nom de la Marmite du Diable et elle est hantée, prétend-on, par la Nymphe des Brumes.

— Hantée ? Allons donc ! La première chose à faire, Xsis, c'est de nager vers cette île et de voir ce qu'il en retourne. Si l'île a la réputation d'être hantée, tant mieux pour moi ; je ne saurais trouver un plus sûr refuge que la Marmite du Diable !

— Vous voulez nager jusque là, Monsieur Ivan ! Défiez-vous ; cette île est plus éloignée qu'elle paraît être d'ici. Le mirage, en ces régions…

— Je nage comme un poisson, tu le sais, Xsis, Allons !

S'étant dépouillé de ses vêtements, Ivan nagea vers l'île, qui était, en effet, plus éloignée qu'il ne l'avait supposé, et quand il en fut tout près, il craignit de ne pouvoir y aborder. Mais, il aperçut une sorte de crevasse dans le roc, et il y pénétra. Aussitôt, un cri lui échappa et il comprit pourquoi on nommait cette île la Marmite du Diable. Il se trouvait dans une immense marmite, c'est-à-dire que le centre de l'île était une vaste vallée, complètement entourée de montagnes. Vue du lac ou de ses rives, l'île ressemblait à un inculte rocher ; il fallait y pénétrer pour savoir à quoi s'en tenir.

Ivan se dit qu'il venait de trouver l'endroit idéal où il pourrait vivre et se cacher. Dans le fond de cette marmite, qui songerait à

le chercher et qui pourrait le voir ?... Les montagnes, qui formaient les bords de la marmite, le déroberaient aux yeux de tous. Sur cette île, il vivrait en paix, avec Xsis pour seul compagnon, et ensemble, ils cultiveraient le terrain, qui paraissait être très fertile.

— Au fond de cette marmite où, seul, l'œil du Créateur peut pénétrer, se disait-il, j'essayerai d'expier le crime que j'ai commis ; crime involontaire, il est vrai, car, Dieu sait que je n'avais pas l'intention de le tuer, ce pauvre Fabius !

Quand il fut revenu sur la terre ferme, Ivan fit part à Xsis de ses découvertes, et il fut décidé qu'on s'installerait dans la Marmite du Diable aussitôt que faire se pourrait.

***

Deux mois se sont écoulés depuis les événements racontés plus haut.

Ivan et son domestique étaient complètement installés dans la Marmite du Diable. À la faveur de la brume, Xsis avait transporté, en voiture, sur le bord du lac, les meubles, provisions, volailles, bestiaux, foin, avoine, grains de semence, etc., etc., de la ferme Lafaulx, puis lui et Ivan avaient construit un radeau au moyen duquel le tout avait été porté sur l'île. Une cabane avait été bâtie ensuite, et aussi des abris pour les volailles et bestiaux. Une vaste caverne ayant été découverte, on y avait déposé les objets qui n'étaient pas de première nécessité.

Comme Ivan et Xsis avaient quitté la terre ferme au mois d'août, c'était déjà l'automne, quand nous les retrouvons, et si la vie dans la Marmite du Diable n'était pas des plus divertissantes,

elle était bien endurable ; même Xsis se disait qu'il se serait plu parfaitement dans ce nouveau domaine, n'eût été de l'état dans lequel était son jeune maître : Ivan était devenu fort morose ; jamais un sourire n'avait effleuré ses lèvres depuis le soir de sa malheureuse rencontre avec Fabius Pellan, et sans cesse Xsis l'entendait murmurer :

— Je suis un assassin, un assassin !

Quels efforts le fidèle serviteur avait faits pour essayer de distraire son maître ! Mais c'était inutile : Ivan était toujours triste. C'est à peine s'il prenait assez de nourriture pour se soutenir. Xsis, vivant avec Ivan et le voyant chaque jour, ne s'apercevait pas des terribles changements qui s'opéraient chez le jeune homme ; il était devenu très maigre, ses yeux étaient cernés de bistre, ses lèvres avaient une teinte bleue, et ses joues creuses étaient presque écarlates… et c'est justement cette couleur des joues d'Ivan qui trompait Xsis ; pourtant, elle aurait dû l'effrayer.

L'hiver fut rude dans la Marmite du Diable. Pendant plus d'un mois, le thermomètre se maintint à 40 degrés sous zéro. Heureusement le bois ne manquait pas, et dans la cabane abritant Ivan et son domestique, le poêle ne s'éteignait ni le jour ni la nuit.

L'hiver n'était pas bien avancé, quand Xsis s'aperçut qu'Ivan toussait presque continuellement.

— Vous avez pris le rhume, Monsieur Ivan ? demanda-t-il. Je vais vous préparer une bonne tisane de graine de lin.

— C'est inutile, Xsis, répondit Ivan ; ce rhume, que j'ai contracté l'été dernier, me paraît être inguérissable et… je l'aime autant. Je ne tiens nullement à vivre.

Ces sortes de discours décourageaient Xsis ; il aimait tant son jeune maître, voyez-vous !

Le printemps revint, Xsis avait espéré que la belle saison ramènerait Ivan à la santé. Il n'en fut rien, et bientôt, il dut se rendre à l'évidence : le jeune homme se mourait, lentement, mais sûrement ; de plus, il était menacé de perdre la raison. Oui, Ivan était dans un déplorable état, il parlait à peine, ou bien il marmottait des paroles incompréhensibles, et, à certains moments, il éclatait en sanglots convulsifs. Parfois, il quittait la maison, et si Xsis ne fût allé à sa recherche, il serait resté des journées entières sans boire ni manger. Se levant fort matin, il s'en allait à travers le rideau des brumes, qui semblait être presque continuellement suspendu sur l'île, depuis que le printemps était revenu.

— Monsieur Ivan, lui dit Xsis un jour, vous ne devriez pas vous promener ainsi dans la brume ; c'est presque mortel pour vous, cette humidité !

Mais Ivan avait haussé les épaules, pour toute réponse.

C'est vers la fin du mois de mai qu'Ivan aperçut pour la première fois la Nymphe des Brumes. Du côté est de l'île, les bords de la Marmite du Diable étaient, par places, quelques peu écorchés. En un certain endroit, à une dizaine de pieds du sol, le rocher était fendu, de manière à former deux murs distincts, ayant entre eux un espace de trois pieds au plus.

Un matin, Ivan s'étant éloigné de nouveau de la maison, s'en alla vers l'est, pour voir la brume se lever. Rien n'intéressait le pauvre garçon comme de voir le voile blanc des brumes se lever lentement sur les décors agrestes de l'île.

— As-tu déjà vu la brume se lever, Xsis ? demanda-t-il, un jour, à son domestique. Ce rideau blanc… on dirait que ce sont des mains célestes qui le soulèvent.

Or, en ce matin dont il est question, Ivan jouissait du spectacle toujours nouveau pour lui, et bientôt, toute l'île fut débarrassée de ses brumes. Seulement, entre les deux murs de la partie écorchée de la Marmite du Diable, ceux dont nous avons parlé tout à l'heure, et qui n'étaient séparés l'un de l'autre que par une distance de trois pieds, une brume légère flottait encore, et, à l'imagination surexcitée du jeune homme, ces parcelles de brume affectaient la forme d'une femme. Une femme voilée et gracieusement drapée, dont les longs vêtements traînaient sur les rochers.

Ivan, les yeux démesurément ouverts, regardait l'apparition.

— La Nymphe des Brumes ! murmura-t-il. Qu'elle est belle ! Oh ! Qu'elle est belle !

Mais, déjà, la vision s'effaçait, car le soleil projetait ses rayons sur toute la nature.

Chaque matin, ensuite, Ivan se rendait à la partie est de l'île, pour voir la Nymphe des Brumes, dont il parlait sans cesse à Xsis :

— Vois-tu, Xsis, la Nymphe des Brumes m'apparaît chaque jour, pour m'encourager et me consoler… Je lui parle… Elle ne me répond pas, il est vrai, mais parfois, elle incline la tête pour me faire comprendre qu'elle entend bien ce que je lui dis et qu'elle sympathise avec moi… Je ne regrette qu'une chose : c'est que ses apparitions soient trop courtes, beaucoup trop courtes !

Vers le milieu de juin, Xsis dit à Ivan :

— Monsieur Ivan, j'aimerais aller faire une petite promenade sur la terre ferme, si vous n'y avez pas d'objections. Vous le savez peut-être, j'ai construit une chaloupe durant l'hiver et…

— Mon pauvre Xsis, répondit Ivan, tu n'es pas prisonnier dans la Marmite du Diable. Va te promener sur la terre ferme, si le cœur t'en dit !… Moi, je ne serai plus jamais seul, maintenant que la Nymphe des Brumes vient me visiter chaque jour.

— Je serai de retour ce soir, Monsieur Ivan, promit Xsis.

Le soleil commençait à décliner à l'horizon, quand Xsis revint sur l'île ; il était accompagné d'un jeune homme.

— Attendez-moi ici, s'il vous plaît, dit Xsis au jeune homme. Monsieur Ivan… il ne faut pas le surprendre ; je vais lui annoncer votre arrivée.

— C'est très bien ! répondit le jeune homme.

— Monsieur Ivan, dit Xsis, en arrivant auprès de son jeune maître, qui ne parut même pas s'apercevoir que son domestique avait été absent toute la journée, j'ai ramené quelqu'un avec moi.

— Oui ? fit Ivan, d'un air indifférent.

— Cher Monsieur Ivan, reprit Xsis, nous n'aurions pas dû tant nous presser de nous sauver, le soir de votre rencontre avec M. Fabius. Il n'était qu'étourdi… Vous me comprenez bien, n'est-ce pas, Monsieur Ivan ?… M. Fabius Pellan vit ; il est ici, sur l'île, en ce moment.

Àcet instant, Fabius accourait auprès d'Ivan et lui saisissait joyeusement les mains. Mais aussitôt, il recula, surpris de le voir si terriblement changé.

— Cher Ivan ! parvint-il à articuler. Que je suis heureux de te revoir ! Je suis venu te chercher, Ivan ! Viens ! Quitte cette île ! Retournons là-bas, sur ta ferme !

— Quitter cette île ! s'écria Ivan. Jamais, Fabius, jamais ! M'en aller d'ici, où la Nymphe des Brumes s'en vient me visiter si souvent ! Je le répète, jamais !

— Mon cher Ivan… commença Fabius.

— Tu ne l'as pas vue, toi, la Nymphe des Brumes, Fabius ; moi, je l'ai vue plus d'une fois, et je l'aime ! Je l'aime, entends-tu ! Chaque jour, à l'aurore, elle m'apparaît ; elle vient m'encourager et me consoler. Moi, quitter cette île et ne plus la revoir !

Fabius jeta les yeux sur Xsis et celui-ci fit un geste désolé, en portant la main à son front. Hélas ! Ivan avait presque complètement perdu la raison. Il ne vivait plus maintenant que pour les apparitions de la Nymphe des Brumes. Plus d'une fois, Xsis avait surpris son maître, en frais d'orner de guirlandes et de fleurs le rocher où la Nymphe lui apparaissait, disait-il. Un matin, au moment où la Nymphe des Brumes disparaissait, le vent avait emporté une partie de ces guirlandes et fleurs, et il crut, pauvre insensé, que la Nymphe les avait emportées avec elle avant de disparaître. C'était pathétique, si pathétique même, que Fabius résolut de ne plus quitter son ami, de passer tout le reste de la saison dans la Marmite du Diable. Il comprenait bien qu'Ivan ne pourrait vivre longtemps ; il n'était plus que l'ombre de lui-même, et une toux sèche déchirait continuellement sa poitrine.

Quand revint l'hiver, l'île et ses alentours furent débarrassés de leurs brumes et Ivan se livra à de véritables crises de désespoir.

— La Nymphe des Brumes ne m'apparaît plus ! dit-il à Fabius, en éclatant en sanglots. Elle m'a abandonné, abandonné ! Pourtant, j'avais espéré la voir chaque jour et jusqu'à l'heure de ma mort, qui ne peut pas être bien éloignée !

Et les bras du malheureux se tendaient sans cesse vers l'est de l'île.

Durant toute la froide saison, que Fabius passa dans la Marmite du Diable, Ivan s'occupa à cultiver, en serre chaude, des églantines, des marguerites, des boutons-d'or, des muguets et des violettes ; il se donnait une peine extraordinaire pour la culture de ces fleurs.

— C'est pour orner le piédestal de la Nymphe des Brumes, toutes ces fleurs, Fabius, disait-il. Elle reviendra, au printemps, tu sais ! Je la vois, en rêve, chaque nuit, et elle me promet de venir me voir bientôt.

Des larmes remplissaient les yeux de Fabius à ces discours de son compagnon et ce pauvre Xsis s'arrachait les cheveux de désespoir.

Le printemps était de retour, accompagné de ses denses brumes.

Un matin, Fabius et Xsis s'aperçurent qu'Ivan avait quitté la maison, emportant avec lui toutes les fleurs qu'il avait cultivées avec tant de soin, durant l'hiver. Saisis comme d'un pressentiment, ils partirent à sa recherche, s'acheminant machinalement vers l'est de l'île.

Ils virent Ivan couché par terre.

Arrivés auprès du piédestal de la Nymphe des Brumes, Fabius et Xsis virent Ivan couché par terre, les bras remplis de fleurs, un sourire radieux sur les lèvres, puis, ayant levé les yeux, tous deux, ils aperçurent, pendant un instant, des parcelles de brume flottant encore entre les deux murs du rocher…

Ivan était mort ! Mais ses derniers moments avaient été heureux, puisque, avant de mourir, il avait pu revoir la Nymphe des Brumes.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%80_la_poursuite_d%E2%80%99un_-chapeau. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.